

LE CONCIERGE.

Citoyens, voici la clé. Si vous aviez vu la mine de l'aristo, vous auriez trop ri.

GRIFFARD, à Simplet.

Va aux vignes, camarade, pendant que je ferai le guet, et laisses-en pour les autres.

SIMPLET.

Mais la consigne...

GRIFFARD.

Allons donc ! Tu veux être libre, et tu n'oses pas boire un coup. (Simplet sort avec le concierge. Griffard siffle. Furon paraît.) Comment ça va-t-il dans la rue ?

FURON.

Tout doucement. Il n'y a point de résistance et on ne fait rien. Les meubles ont été entassés tout fermés sur la barricade. Le préjugé règne encore. L'infâme capital est respecté.

GRIFFARD.

Tu t'es chaussé cependant ?

FURON.

Oui, j'ai réservé quelque chose aussi pour attacher mes chemises, quand j'aurai mes chemises. Ça ne vaut pas la peine d'en parler.

GRIFFARD.

Et Rheto ?

FURON.

Il fait le beau ; mais, au premier coup de fusil, je suis sûr qu'il ira insurger une rue plus tranquille.

GRIFFARD.

C'est bien. La cave est ouverte. Fais circuler cette nouvelle adroitement, et tiens-toi prêt. Nous donnerons tout à l'heure une première chasse à l'infâme capital.

IV.

Au premier étage.

LA COMTESSE.

Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

LE COMTE.

Rassure-toi, ma chère, nous en serons quittes pour quelques bouteilles de vins bues et pour quelques carreaux brisés. Le peuple ne cédera pas aux conseils des bandits qui voudraient mettre la ville au pillage.

LA COMTESSE.

Ceux que nous avons ici paraissent bien méchants.

LE COMTE.

Non, ce sont des ivrognes. Duflot, le concierge, est allé avertir leur chef.

LA COMTESSE.

Et Valentin, notre fils, pourquoi ne l'avons-nous pas vu ? Où est-il ?

LE COMTE.

Valentin fait comme moi ; il est auprès de sa femme, et il cherche à la tranquilliser.

LA COMTESSE.

Ah ! dis plutôt qu'il est au feu avec sa légion.

LE COMTE.

Tu le connais assez pour savoir qu'il est où. L'appelle son devoir. Prends courage. Cette émeute sera apaisée, et au premier moment de paix, eh bien ! nous quitterons Paris.

VOIX DANS LA COUR.

A mort les aristos ! Vive la guillotine !

LA COMTESSE court à la fenêtre et regarde un moment.

Ah ! ces hommes sont ivres. Ils se montrent nos

fenêtres avec des gestes menaçans. Duflot, le concierge, est au milieu d'eux et nous dénonce.

LE COMTE.

Duflot ! Allons donc ! Voilà vingt ans que je le garde ici par pitié !

LA COMTESSE.

Il est envieux et méchant. (Le comte marche vers la fenêtre. Sa femme se précipite au-devant de lui.) N'avance pas ! tu ne les verras que trop tôt. Dans un moment ils seront ici. Leur chef essaie en vain de les contenir. (Avec calme.) Mon ami, ne faisons plus de projets et ne conservons plus d'espérance. Tu m'as promis de penser à Dieu quand tu verrais approcher la mort. Prions Dieu, le moment est venu.

LE COMTE.

Allons donc ! ils n'égorgeront pas comme cela les gens tout de suite, sans motif, Que leur ai-je fait ?

LA COMTESSE, toujours près de la fenêtre.

Je t'en conjure, songe à ton âme. Plusieurs de ces hommes poussent les autres à quelque grand crime. Ah !

(Elle recule avec terreur. On entend un coup de fusil.

La glace vole en éclats.)

LE COMTE.

Les scélérats ! Une arme, une arme !

LA COMTESSE.

Non, mon ami, une prière ! une prière à Dieu, devant qui nous allons paraître ! Offrons-lui notre vie pour le salut de Valentin. Ah ! il daignera peut-être se contenter de notre sacrifice. Dis-lui : Mon Dieu, je vous demande pardon ! mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains !

LE COMTE.

Calme-toi. Je ne me laisserai pas assassiner dans ma maison. S'ils veulent ma vie, ils la paieront cher.

(On entend frapper à la porte de l'appartement.)

LA COMTESSE.

Les voici ! (Elle se jette à genoux.) Mon Dieu ! j'accepte la mort. Grâce pour l'âme de mon mari, grâce pour mon fils !

RHETO, pâle et tremblant.

Fuyez, monsieur, vous n'avez pas un moment à perdre.

LE COMTE s'assied.

C'est vous, monsieur Rheto. Vous entriez jadis ici plus poliment. Croyez cependant que je ne regrette point de vous avoir fermé ma porte.

RHETO.

Je vous en conjure, monsieur, fuyez.

LE COMTE.

Monsieur Rheto, je ne fuirai point.

RHETO.

Vous allez périr.

LE COMTE.

Eh bien ! monsieur Rheto, protégez-moi.

RHETO.

Mes hommes se sont enivrés ; on les a irrités contre vous ; je n'en suis plus maître.

LE COMTE.

Ah ! vous commandez cette bande. Je vous fais mon compliment. Vous n'étiez qu'un sot extrêmement ridicule, vous allez devenir un assassin.

RHETO.

Monsieur !...

LE COMTE.

Eh bien ! monsieur ?

RHETO.

Encore une fois, fuyez.